

28 mars 1995

Adresse postale:
rue des Remparts, 2/8
4500 HUY.
Bureau dépôt:
4102 OUGREE 1.

Banque n° 240-0860784-10
de Fam. sans Frontières
Vaux-sous-Chèvremont.

Chères Familles de F.S.F.,
Chers Amies et Amis,

Nous voici à la fin de l'hiver, cette saison qui nous rappelle le dépouillement, le froid, cette mort apparente de toute la nature autour de nous... et voici que le printemps s'amène, et la vie surgit à nouveau... Cette expérience des saisons est bien celle de nos vies... Nous traversons nous-mêmes ces temps de grisaille, de maladies, de détachements de toutes sortes. Nous sommes confrontés à ce grand silence, où même ceux qui nous aiment ne semblent pas nous comprendre, où Dieu lui-même semble très loin.

Le Carême nous est donné comme une saison durant laquelle nous nous souvenons particulièrement de la Passion et de la Mort de Jésus. Pâques nous introduit au Mystère de la Résurrection du Christ. Nous voici au coeur du Mystère pascal qui nous permet de nous laisser toucher par les souffrances et la mort de Jésus, pour nous fortifier et nous purifier afin de permettre à l'Esprit Saint de nous habiter par sa lumière et sa vitalité.

Ce temps de Carême nous est donné comme un temps de discernement. Saint Luc (4, 1-13) nous raconte que " Jésus, après son baptême, rempli de l'Esprit, fut conduit par l'Esprit à travers le désert où, pendant quarante jours, il fut mis à l'épreuve par le démon."

Cette même épreuve subsiste pour nous, et il me semble important que nous cherchions à discerner ce qui vient de Dieu et ce qui vient du Malin... C'est une grâce à demander... C'est aussi un devoir de former et d'éclairer nos consciences ainsi que celles de nos enfants. Le chemin de la prière, la Parole de Dieu, mais aussi des personnes éprouvées peuvent nous y aider. Un guide spirituel ne rend jamais dépendant, mais il accompagnera la personne afin qu'elle réalise ce que Dieu met de meilleur dans son coeur. Un gourou rend ses adeptes dépendants, c'est bien ce qui se passe dans les sectes.



L'appel du Christ ressuscité libère des idoles qui asservissent et il agrandit notre existence aux dimensions de l'Amour. Il ouvre notre regard de foi sur les réalités de notre temps: il nous invite à la patience, à la persévérance. Il nous présente le chemin du Pardon et nous donne la force de tendre la main vers celui ou celle qui nous a blessés.

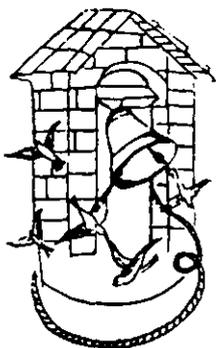
Comme la vie surgit au printemps, ainsi le Christ ressuscité nous invite à venir à Lui, à reconnaître son Père et notre Père qui nous aime infiniment et qui veut nous mettre debout. Jésus nous appelle à traverser avec Lui le chemin de la Passion, une passion d'amour, afin de répondre à son cri de Vie : Celui qui l'entend et court vers Lui sera pour toujours arraché à la mort.

Dans ce sens, je voudrais souhaiter à chacun de vous, ce regard d'Espérance et de Confiance, afin de libérer en vous l'énergie créatrice pour vivre jusqu'au bout votre destin d'homme à part entière, et vous engager selon la volonté d'amour, de générosité et de paix à l'égard de tous les humains.

JOYEUSES FETES DE PAQUES !

Fr. Amaldi S.C.

CHRIST EST
RESSUSCITÉ



VIVEZ

**Est-il commandement plus dynamique
appel plus stimulant que celui-là : Vivez !**

Vivez...

et la vie s'est infiltrée à tâtons à travers la matière.

Vivez...

et des myriades d'espèces se sont mises à grouiller.

Vivez...

et l'humanité s'ébauche, se parfait.

Vivez...

et mille vies ne suffiraient pas à tout voir, tout connaître.

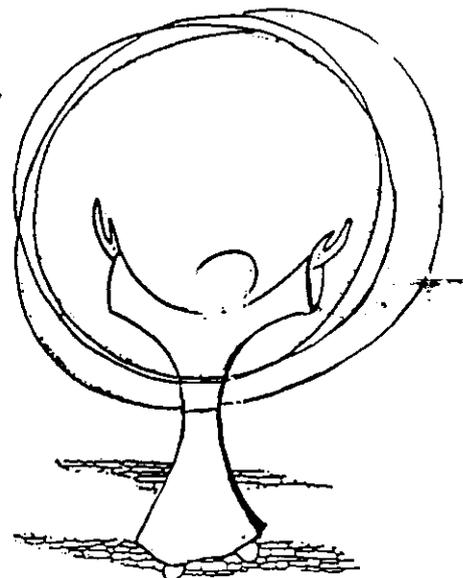
Vivez...

**mais pourtant la mort nous guette,
à chaque pas, inquiétante, un jour, irrémédiable.**

Vivez...

**La parole de Dieu reste immuable,
message d'espoir ? ou mensonge ?**

**Face à cette interrogation essentielle,
Dieu pose le signe de la Résurrection de Jésus,
premier né d'entre les morts,
tête de file et aboutissement final de la création.
Branchés sur Jésus-Christ,
nous sommes soulevés par le ferment de la Résurrection,
espérance de vie sans fin.**



REFLEXIONS SUR L'ADOPTION

F.DOLTO



Médecine de l'homme, août-septembre 1978.

MÉDECINE DE L'HOMME : *Comment les enfants adoptés peuvent-ils se situer par rapport à leurs parents adoptifs ? Le fait qu'ils aient été adoptés très petits, ou plus âgés, présente, certes, des différences importantes, mais la situation est peut-être fondamentalement la même ? Pouvez-vous nous aider à répondre à cette question ?*

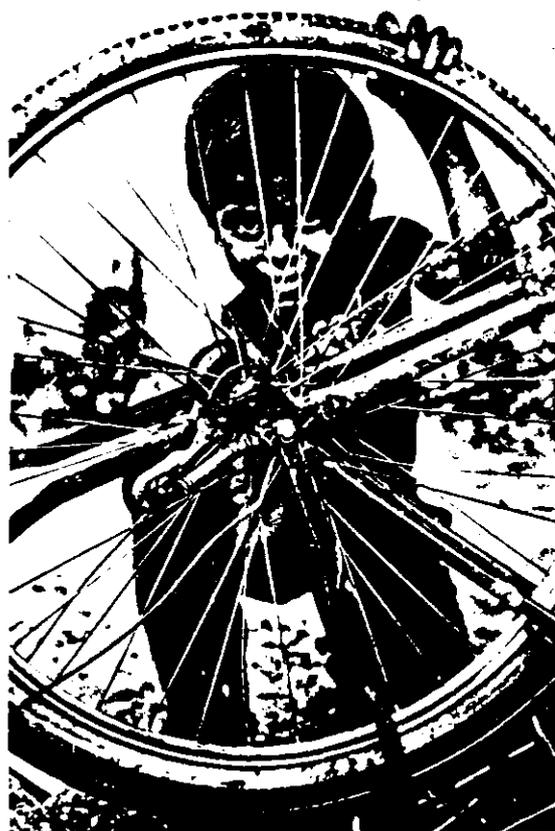
FRANÇOISE DOLTO : La question de l'âge auquel l'enfant est adopté est une question importante. Après vingt mois, environ, l'enfant est capable de désirer son adoption et, plus ou moins, de choisir ses adoptants, *a priori* autant que les parents adoptifs peuvent le choisir. Lorsqu'il s'agit d'un enfant qui a acquis l'autonomie motrice et qui parle, il est important qu'il lui soit dit très clairement au départ ce qui l'attend et que ce soit lui qui décide s'il est d'accord ou non. La plupart du temps, dans les institutions, il y a été préparé. Il espère être adopté lorsqu'il voit d'autres petits compagnons qui le sont de dimanche en dimanche.

Pour les parents adoptifs il semble très important de leur dire devant l'enfant, au cours des rencontres préparatoires, qu'ils ne doivent pas changer le prénom que possède cet enfant et qu'ils ne lui cachent jamais, ultérieurement, le fait qu'il a été adopté, ni le lieu où ses parents adoptifs et lui-même se sont rencontrés et choisis. De toute façon, pendant les premières semaines vécues dans le foyer adoptant, des relations interpersonnelles inconscientes, que nous ne pouvons jamais prévoir, vont se jouer. Mais ces interactions interpersonnelles auront des résultantes d'autant plus positives pour la structure de l'enfant que les parents pourront lui affirmer qu'il a été un enfant de l'amour entre ses géniteurs, père et mère de naissance, qui n'ont pas pu, pour des raisons qu'ils ignorent, assurer l'éducation et la tutelle de leur enfant.

M.H. : *Tous avez dit un jour une chose paradoxale que j'ai gardée en mémoire : ces enfants adoptés sont sûrement des enfants de l'amour, parce qu'il n'y a pas eu pour eux toutes ces complications et considérations souvent étrangères à l'adoption réelle, qui est toujours nécessaire, même s'il s'agit d'un enfant selon la chair.*

Vous disiez que, pour ces enfants de conception non légitime, il y a eu un moment au moins où leur père et leur mère selon la chair ont connu désir et amour, et que c'est très important à fixer au départ.

F.D. : Oui, il est impossible de concevoir qu'un être humain puisse naître sans qu'un désir et un amour soient associés à cette naissance. Il n'y aura peut-être pas eu d'amour au moment même de la conception si s'agit de l'enfant d'un viol, par exemple, mais il y en aura eu pendant le temps de sa gestation, puisqu'il est né viable. La mère a pu le mener à terme, elle l'a mis au monde, elle a accepté de le donner à son destin, c'est-à-dire à une institution ou à une famille d'accueil. Mais il y a aussi des cas très douloureux où la mère ne peut pas, pour des raisons économiques, assumer son entretien et son éducation. Pourtant, neuf mois de vie symbiotique, ce n'est pas rien !



Vivre ensemble est une aventure
où l'amour, l'amitié est une belle rencontre
avec ce qui n'est pas moi,
avec ce qui est toujours différent de moi
et qui m'enrichit.

Tahar BEN JELLOUN



Il n'est pas possible, pour qu'un fœtus prenne vie, qu'il n'y ait pas au moins trois désirs inconscients de vie — c'est cela qui origine un être humain : un désir du père géniteur pour la femme qu'il a fécondée ; un désir tout prêt à gester d'une femme, désir associé depuis son enfance à l'image de sa mère ou de son propre père, si ce n'est à la réalité de la présence du géniteur ; et le désir de naître de cet être humain, désir dont nous ne savons rien, sauf ses effets de symbiose fœto-maternelle dans une gestation arrivée à terme, qui implique que le nouveau-né a survécu à la séparation d'avec ses enveloppes amniotiques et à la toute première mutation cardio-respiratoire après la séparation de son placenta par la section du cordon ombilical.

M.H. : *Il semble que ces désirs dont vous parlez cristallisent sur le prénom. On dit qu'il ne faut pas changer celui-ci. Puis-je rapporter un petit souvenir ? Dans un restaurant se trouvait une famille avec un petit garçon ; le restaurateur lui demande son nom. L'enfant, tout fier de lui, dit un prénom très courant. Le restaurateur répond alors : « C'est pas un beau nom ! » Le visage de l'enfant se décompose. Il revient se nichier dans sa mère et se met à sangloter.*

F.D. : Cette histoire n'est ni amusante ni gentille. C'est un coup de Jarnac donné par cet homme : ou bien il a voulu taquiner méchamment, ou bien il a voulu projeter son mécontentement à lui quant à son propre prénom. C'est justement cela, saper la confiance en soi d'un enfant. Cela provient souvent des projections des adultes sur un enfant — et justement des adultes adoptants sur l'enfant qu'ils adoptent, lorsqu'ils changent son prénom comme pour effacer tout souvenir de son passé en l'accueillant sous leur patronyme. Bien sûr, il est toujours possible d'associer au prénom de cet enfant le prénom qu'ils eussent donné par tradition familiale à leur enfant s'il était né de leur chair. Mais ces second ou troisième prénoms, qui associent l'enfant adopté, légitimé, à l'enfant symbolique qu'il devient pour ces deux lignées adoptantes, lui sont alors plus tard expliqués comme le signe que les grands-parents adoptifs, à travers ses parents, sont eux aussi, par ces traditions de prénoms, présents dans sa vie symbolique depuis le jour où il a trouvé famille. Or, bien souvent, le nouveau prénom est donné sans aucune référence à une tradition familiale. L'enfant lui-même ne doit pas, ne doit jamais être changé de prénom, parce que l'on ne sait pas l'importance nocive que cela peut avoir ; mais on sait que l'on touche à l'essentiel d'une structure narcissique première, c'est-à-dire à la cohésion symbolique corps-langage, de l'être parlé en vérité, depuis la naissance d'un être humain jusqu'au moment où, par-delà l'adoption, il acceptera, en adoptant sa famille, l'ordre de la Loi.

Cette cohésion symbolique ne doit jamais être altérée, et la meilleure manière de ne pas l'altérer est de conserver à l'enfant son prénom et de lui déclarer la reconnaissance qu'on les parents adoptifs pour sa mère de naissance et son père géniteur. C'est de leur désir qu'est venue l'autorisation qu'ils ont donné à leur enfant, cet enfant qu'ils ne pouvaient assumer eux-mêmes, de trouver une famille adoptante. Son adoption est la preuve d'une solidarité humaine et de l'importance que la société, depuis sa naissance, a donné à son existence, à son désir, reconnu par la



ESPERER

*c'est faire un pas de plus
et marcher vers des possibles
toujours plus audacieux*

*c'est croire pour «l'autre»
qu'il y arrivera
et que personne n'est prisonnier
de son passé*

*c'est donner à mon frère l'envie
d'aller plus loin
et lui offrir un pas de conduite*

*c'est dire au laissé-pour-compte :
«Heureux !»
mais le lui dire avec des lèurs*

*c'est parier sur un monde plus juste
et tout risquer dans cette révolution*

*c'est échapper à l'inlassable routine
et inventer des lendemains
qui chantent.*

loi, d'aimer un homme et une femme qui, en l'éduquant, lui permettront, à son tour, de devenir homme ou femme, inséré dans une famille qui le reconnaît pour son descendant.

M.H. : *Une idée me frappe, parce qu'elle symbolise beaucoup de choses : il ne faut jamais que l'enfant adopté ait le sentiment, soit que cela soit dit, soit que cela se sente, qu'il est un objet volé à quelqu'un.*

F.D. : C'est exactement cela. L'enfant se sent toujours inconsciemment, et parfois consciemment, un objet volé, si les parents adoptifs ne veulent pas se référer au temps passé, avant qu'ils ne l'aient connu et au lieu où on le leur a confié. Et, s'ils ne le réfèrent pas à sa naissance, puis à sa petite enfance, non assumée par la tutelle naturelle de ses parents de naissance ou des parents de l'une ou l'autre lignée naturelle, celle du père ou de la mère, leur adoption est en réalité un rapt légal. En fait, les parents adoptifs ne sont des parents sains que s'ils se posent toujours clairement en relais, délégués directement ou indirectement par la génitrice et le géniteur de cet enfant, par la médiation de telle ou telle institution.

M.H. : *Dans tout ce que vous dites, une idée est présente, me semble-t-il : les parents adoptifs devraient parler avec amour de ses parents géniteurs à cet enfant. Mais cela revient à ce que l'on disait tout à l'heure : reconnaître sa conception comme rencontre de plusieurs désirs, reconnaître sa gestation dans la maternance de sa génitrice, accepter celle-ci, la reconnaître, la mettre en valeur pour cet enfant. Tout enfant engendré et élevé dans sa famille natale, comme tout enfant adoptif, a un problème de référence à son origine ; celle-ci doit lui être parlée en donnant valeur à son existence. On peut sans doute penser que ce problème est cependant plus complexe du côté de l'enfant adopté ?*

F.D. : Je ne sais s'il est plus complexe... Il est autre. Il y a des parents de naissance qui font élever leur enfant, dans les premiers mois et les premières années, par des nourrices. Cela donne à l'enfant une beaucoup plus grande complexité dans sa structure que ne l'est celle d'un enfant qui n'a pas « connu » sa mère et qui, de ce fait, a été obligatoirement confié à des instances institutionnelles aux multiples personnes mercenaires. Il y a des enfants de famille bourgeoise qui ont été aimés et élevés par des personnes successives, auxquelles les parents les ont confiés, puis dont ils les ont séparés, en les leur arrachant même parfois, par jalousie peut-être, à cause de motivations plus ou moins nettes : « Cette personne nous vole son affection... L'enfant n'est pas "bien" avec elle... Elle n'est pas propre... » Eux-mêmes, cependant, ne donnent pas la présence, la parole et l'amour de ces nourrices mercenaires. Je pense que ces enfants sont, en leur inconscient, beaucoup plus traumatisés par l'abandon de ceux qui sont leurs parents de naissance, restés continuellement responsables de leur enfant, dont ils ont toujours payé le gardiennage, mais qu'ils ont séparé plusieurs fois au cours des dix-huit premiers mois de leur vie des personnes successives qui, pour les enfants, ont été leur « maman éducatrice », leur médiation langagière au monde et leur pro-



Avec le temps et la patience, la feuille de mûrier devient soie.

Proverbe chinois





Un client entre chez
un marchand de chemises :
"Je voudrais une
chemise lilas".
On lui montre des chemises
mauves, rose bonbon...
Rien ne lui convient.
"Je voudrais une
chemise lilas, comme
celle qui est à
l'étalage".
- Mais elle est blanche !
- Et alors ? Vous n'avez
jamais vu de lilas
blanc ?

vende physique. Ce ne sont pas seulement ceux qui se disent ses parents qui sont pour l'enfant le père et la mère par qui il se connaît, mais ceux qui lui donnent soins, présence, paroles, attention et aimance personnalisée.

Les enfants élevés en institution n'ont pas eu de relations personnalisées, mais ils ont au moins la chance d'avoir toujours été placés dans le même cadre spatial avec d'autres petits. Ils n'ont pas connu leurs parents de naissance, mais ils sont prêts à s'attacher à qui les aimera, à condition qu'ils soient accueillis dans la chaleur d'un foyer vivant, tels qu'ils sont, et qu'on respecte leur passé.

Tout cela peut paraître contradictoire pour des parents qui, eux, n'ont pas été des enfants adoptés. Cela leur paraît contradictoire et opposé au bien-vivre de cet enfant. Ils souhaitent que l'enfant oublie, ne sache plus son passé. Ils pensent qu'un être humain ne « sait » de son histoire que ce qui lui en est dit ou ce dont il se souvient mentalement. L'inconscient sait, mais si son histoire véridique n'est pas mise en paroles, la vie symbolique de l'enfant est sur des bases d'insécurité. Si des parents adoptifs préfèrent parfois taire ce passé, c'est que, en se mettant à la place de leur enfant adoptif, ils croient qu'ils vont le blesser en lui parlant de sa douce mère gestante, de ses premiers mois, parce que eux-mêmes ne sont pas convaincus d'avoir été pour leurs parents des enfants de l'amour, ou parce qu'ils l'ont été, l'un ou l'autre, mais qu'ils souffrent de n'être pas aussi géniteurs selon la nature. Leur souffrance d'enfant se réveille quand ils se mettent à la place de leur enfant, et imaginent la douleur qu'ils auraient eue si on leur avait dit qu'ils n'étaient pas fils ou fille de leurs parents ; mais cela leur aurait fait mal parce que, dans leur cas, ce dire eût été mensonger.

L'enfant a toujours l'intuition de son histoire. Si la vérité lui est dite, cette vérité le construit. Et les mots qui la lui disent, surtout quand ils sont prononcés par les parents, à qui cette adoption a apporté une grande joie, ces mots véridiques sont au contraire un soutien de l'amour humain et du désir non incestueux de cet enfant pour ses parents et de ses parents pour cet enfant — d'un amour tendre où l'enfant et les parents sont sûrs de s'être choisis et se donnent la joie réciproque de s'être un jour connus, jour dont on dit la date et le lieu, comme on peut dire aussi ceux de la reconnaissance légale : deux anniversaires, ou plutôt trois, avec celui de la naissance, peuvent être fêtés, symbolisant ainsi le sens de sa personne.

M.H. : *Je trouve frappante cette référence aux origines, qui ne doit ni inquiéter, ni troubler, ni faire peur, mais qui doit au contraire pouvoir être assumée.*

F.D. : Oui, elle doit pouvoir être assumée avec amour et respect pour la mère gestante qui a mis au monde l'enfant que ses parents adoptifs ont eu la joie de connaître et d'aimer. Si cela n'est pas explicité aux parents adoptifs, ils risquent de ne pas comprendre l'essentiel à respecter que symbolise le prénom. Dans l'exemple cité tout à l'heure, que s'est-il passé quand cet homme a dit : « Quel vilain nom ! » au petit enfant ? Il a dénié la valeur éthique de sa filiation à ses parents géniteurs et à lui-même conçu, né et prénommé par eux. Ôter à l'enfant que l'on adopte son prénom de l'inscription première à l'état civil, c'est, sans

l'expliciter, faire la même chose. Quand des parents adoptifs cachent à l'enfant son adoption ou, quand en la lui disant, ils ne lui parlent pas avec amour et reconnaissance de sa mère de naissance inconnue d'eux et de lui, c'est qu'ils ne veulent pas lui dire ce qui à eux, pensent-ils, leur aurait fait mal. Mais ils n'étaient pas dans les mêmes conditions puisque, eux, ils ont eu leurs parents. Voilà ce qu'ils doivent comprendre. C'est cette altérité qui doit être extrêmement présente à l'esprit des parents pour que la filiation symbolique devienne d'autant plus forte et, de ce fait, la sécurité existentielle de l'enfant.



(à suivre)

NOUVELLES DE NOTRE GRANDE FAMILLE

* MARIAGES.

Anandi COZIER et Jean-François LOUTSCH, le 1er avril 1995

Sylvie HENROTTE et Jacques BERTHE, le 29 avril 1995



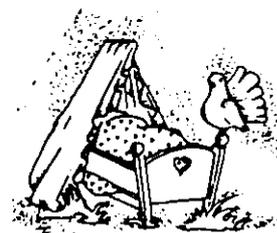
A ces jeunes couples nous souhaitons "BON VENT" !

* ARRIVEE.

AURORE, chez Sangeeta et Yves DOSIMONT, LE 10 mars 95

* NAISSANCE.

SOPHIE, chez Manjiri et Pierre AUBRY-FRANTZEN, le 21 mars 95



A ces enfants, à leurs familles, nous disons

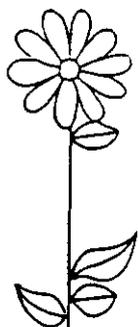
"BONNE ROUTE" !

* DECES.

Monsieur GERARD, papa de Monsieur et Madame Gérard,
grand-papa de Marc et Caroline,
le 12 janvier 95

Madame MORRENNE, maman de Monsieur et Madame Wilkin,
grand-maman de Arnaud et Manisha Wilkin,
le 8 février 95

Que ces familles soient assurées de notre sympathie !

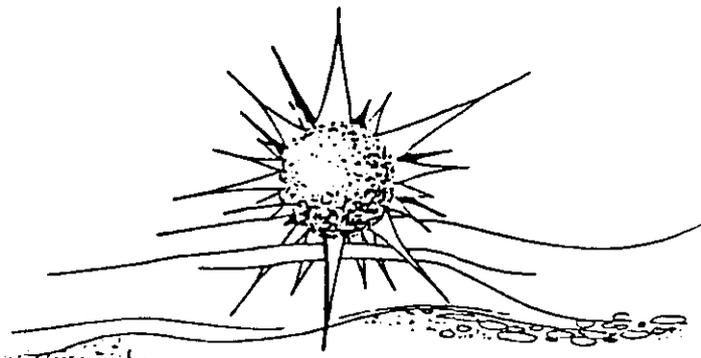


Quand le cœur est dur et desséché, descends
sur moi dans une averse de clémence.

Quand la vie a perdu sa grâce, viens à moi
dans une explosion de chant.

Quand l'œuvre de tumulte élève de toutes
parts son vacarme, m'excluant d'au-delà, viens
à moi, Seigneur du silence, avec ta paix et ton
repos.

R. Tagore





EQUIPEE

USHA JOHN

L'INDE : PERSPECTIVES : NOVEMBRE 1994

J'ai décidé finalement de mettre sur papier l'histoire de mon équipée. Pour me justifier, j'aimerais affirmer qu'elle a commencé en toute innocence et que c'était tout à fait inattendu. Je suppose qu'il vaut mieux commencer par les jours suivant mes fiançailles avec Sanjiva dont le souvenir est toujours aussi vivant que jamais.

Il était environ midi et les prières matinales menées par notre prêtre familial venaient de prendre fin chez nous. Je m'étais glissée dans le jardin et je pouvais voir servir le déjeuner dans la salle à manger à travers les fenêtres. Je pouvais également voir ma grandmère dans son sari jaune vif de Kanjeevaram, rôdant autour de la table, le prêtre qui parlait avec ma mère, et Sanjiva, debout à côté de lui.

Au jardin, c'était comme au mois de février - ce joyeux mois printanier à Delhi. Des fleurs partout, leur parfum délicat inondant doucement l'atmosphère. J'aurais aimé déjeuner au jardin, se bronzer au soleil et rêver... Mais Mamie aurait été contre. Je trouvais bizarre le fait que l'on déviait rarement du train-train de la vie quotidienne. La tradition: c'est tout ce qui importait à ma grandmère et cela m'avait influencé aussi, dans une certaine mesure.

Par exemple, depuis que j'avais seize ans, je rêvais ardemment du mariage - mon mariage - car Mamie disait que c'était l'événement le meilleur et le plus important dans la vie d'une jeune fille... Et puis, à l'âge de dix-sept ans, je me trouvais fiancée à Sanjiva. Il était un homme d'affaires jeune, calé, mais renfermé, n'exprimant que rarement ses opinions. J'étais quelque peu inquiète mais on avait quand même fixé le mariage pour le 15 février. Il me donnait l'impression d'un homme sévère, et je vivais dans la crainte croissante du jour qui allait mettre fin à ma liberté.

La table était presque entièrement couverte de plats épicés, chauds. Lorsque je suis entrée dans la salle à manger, ma grandmère, une vieille dame perspicace aux grands yeux brillants parlait aux domestiques, et on voyait facilement, de par son ton, qu'elle était chef de famille. Malgré son éducation conservatrice, elle adoptait le même ton impérieux lors que son mari revenait de ses visites d'affaires. Leur fils unique - mon père - négociait un contrat à Singapour. Ma mère lisait une lettre de lui. Mamie a jeté un coup d'oeil vers moi et s'est exclamé en tamoul: "Tu n'a pas l'air d'être en forme - il faut que tu mange bien!".

Après le repas Mamie nous a mené tous vers le salon... Tournant vers Sanjiva elle a dit: "Anu a vraiment perfectionné ses talents - tu le verras toi-même quand elle joue au sitar".

"Oui, oui" ma mère a crié de manière un peu trop enthousiaste.

"Vas-y Anu, joue une de tes propres compositions, pourquoi pas?" J'ai donc joué ma nouvelle composition au sitar et ils m'ont tous écoutée en silence. On a servi du café dans des verres argentés lorsque j'ai arrêté. Je me demandais si Sanjiva avait aimé écouter ma composition, intitulée "Humeur d'un printemps". Je composais souvent des mélodies vivantes et les jouait au sitar avec toute l'expression possible.

Lorsque Sanjiva est parti, je me suis rendue à ma chambre et me suis perdue dans mes pensées. Je me demandais pourquoi il n'avait dit mot au sujet de ma composition au sitar... J'ai commencé à me sentir un peu incertaine à son propos. Mais pourquoi, donc, ce sentiment d'incertitude? Était-ce possible que c'était à cause de l'influence d'Arul? Mais Arul était un ami d'enfance et un camarade de classe et tout ce qu'il disait était tout à fait impraticable. Je me suis souvenue de quelque chose

qu'il avait dit un jour. "Anu ma chère, avait-il dit d'un ton implorant, si seulement tu pouvais t'en aller quelquepart - puis revenir à Delhi et donner des concerts publics, exposer ton talent formidable, ton esprit créateur, ta capacité de donner de la joie aux gens... Crois-moi, les gens doués sont des gens d'une beauté divine... ils ont tous dû faire des sacrifices énormes pour donner au monde quelque chose d'exceptionnel et d'immortel. Il faut que tu te donne, la chance d'exprimer pleinement ton talent... de vivre la vie que tu veux vivre, et puis penser au mariage". J'étais entièrement d'accord avec lui mais tout ce que j'avais trouvé à lui dire était: "Mes parents ne l'aimeraient pas..." J'espérais vraiment pouvoir vivre comme Arul - il ne se préoccupait point de la tradition familiale, ni de la sécurité financière ou d'une vie prétentieuse soumise aux "normes" de la société. Il vivait une vie de bohème, mais ne permettait personne de le déranger lorsqu'il travaillait sur ses peintures.

Un de ces après-midi-là, Sanjiva m'a emmené à un quartier chic pour me montrer la maison que ses parents avaient achetée pour nous deux. Ce jour-là, Sanjiva a trouvé facile de sourire, allant d'une pièce à l'autre. Je me suis rendu compte, soudain, que ses parents ainsi que les miens faisaient tout selon les normes traditionnelles seulement pour que nous soyons heureux, nous. Mais Sanjiva lui-même n'avait rien fait pour plaire à moi, et moi aussi, je n'avais rien fait pour plaire à lui. Pourquoi trouvait-il si difficile d'être naturel et spontané? Puis, au moment même qu'il me racontait les défis qu'il devait relever dans son monde, j'ai dit d'un ton exaspéré:

"Faisons quelque chose de différent!"

Sa confusion totale devant cette demande m'a beaucoup amusé.



"Différent?" m'a-t-il demandé, bouleversé.

"Emmène-moi quelquepart où il y a des fleurs et du soleil, des rires et de la musique joyeuse, de la danse..."
"Ah bon! C'est ça que tu veux" a-t-il répondu d'un ton rieur.

"Allons donc à la foire d'artisanat de Surajkund" a-t-il suggéré après y avoir pensé un peu. "Là, il y a de la musique, des danses... Et la variété de beaux objets d'artisanat indiens est vraiment incroyable... Chaque province y envoie ses maîtres artisans pour démontrer leur expertise et exposer leurs produits dans une ambiance rurale. Nous pourrions même acheter des choses pour notre nouvelle maison. J'y suis allé l'année dernière... Nous pouvons y aller le matin et nous y promener jusqu'à seize heures."

"Quelle merveilleuse idée! Quand pouvons-nous aller?"

"Demain".

"Super! Ce sera formidable!"

Le lendemain matin je l'ai appelé au téléphone. "J'ai une idée", lui ai-je dit. "Je te verrai là-bas, à la foire, à onze heures. Sois là à l'heure car je veux te faire une surprise vraiment agréable, d'accord?"

Puis, je suis rentrée à ma chambre pour me changer les vêtements. J'ai mis des habits Rajasthanais - une ample jupe, un chemisier et une longue voile, tous abondamment ornés de motifs brodés bigarrés et de paillettes. J'ai osé porter des bijoux en argent car je savais que Mamie n'était pas en humeur de se moquer de mon choix. Ensuite, après avoir mis dans mon sac toute une liasse de billets, j'ai voilé mon visage de façon à ce que personne ne puisse me reconnaître. Mamie m'a vu et, croyant que j'allais m'amuser avec d'anciens camarades de classe, ne semblait point étonnée à me voir ainsi habillée.

J'ai sonné pour appeler le chauffeur et je suis montée dans la voiture de bonne humeur. "Eh bien, Sanjiva et moi, nous allons jouer au cache-cache - un jeu exclusif! Je vais tâcher d'être insaisissable et - au moment même qu'il abandonne la poursuite - je lèverai la voile et lui ferai signe!" ai-je complote. Serait-il emporté par mon charme séducteur, me suis-je demandée, regardant mon reflet dans un miroir. Je pensais que

les lourds bijoux Rajasthanais brillants que je portais m'allaient très bien - surtout les bracelets de cheville qui tintaient. J'ai remis à regret le miroir dans mon sac. Ce scénario de ma création était tellement différent de la vie banale que je menais d'ordinaire que la tentation d'en profiter au maximum était irrésistible.

Il était presque onze heures quand la voiture s'est arrêtée à l'entrée de la foire. J'ai marmotté quelques instructions au chauffeur en descendant et puis je me suis dirigée vers la porte d'entrée ornée sous d'heureux auspices, de la manière traditionnelle. Me promenant le long des chemins rustiques serpentant à travers les structures à toits de chaume dans lesquelles les artisans, hommes et femmes, fabriquaient leurs oeuvres je me demandais pourquoi Sanjiva était en retard. J'étais vraiment inquiète à propos de ce qui aurait pu se passer quand un groupe de danseurs folkloriques du Rajasthan, portant leurs costumes régionaux bigarrés, ont arrêté mon attention, tournant et ondulant aux battements rythmiques du tambour traditionnel. J'étais tellement emportée par la danse que je n'étais même pas consciente du fait que quelqu'un s'était approché de moi et levait ma voile pour découvrir mon visage.



"Arul?" ai-je soufflé.

"Pourquoi si étonnée, ma chère?" a-t-il demandé en riant.

"Ta présence ici ne fait que confirmer que les Parques seront toujours en notre faveur. Elles ont assuré que même ton costume rajasthanais ne pouvait m'empêcher de te reconnaître. Mais comment se fait-il que tu es venue ici aujourd'hui, déguisée en rajasthanaise?"

Je lui ai tout expliqué.

"Et Sanjiva t'a plaqué," a-il dit d'un ton moqueur. "Eh bien, permettez-moi, Mademoiselle, de vous accompagner jusqu'à ce qu'il arrive."

"Ce serait injuste", ai-je dit d'un ton ferme.

"Tu ne peux quand même pas te promener ici toute seule".

"Et pourquoi pas?"

"Parce que tu te laisserais de ta solitude. Viens avec moi - explorons ensemble la foire."

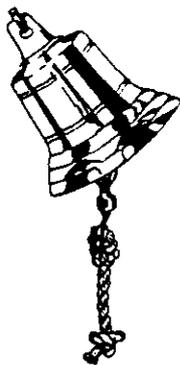




Je l'ai suivi à contrecœur. Mais ça tournait en une aventure bien excitante... un bref voyage dans un monde de fantaisie...

A mesure que nous nous approchions du centre de la foire, nous avons vu nombreux touristes étrangers essayant des châles, chemises et chaussures fait main. Dans un stand, Arul a trouvé une statue de la déesse Saraswati, la déesse de l'éducation et des beaux arts, jouant au veena - un instrument à cordes; il l'a trouvé irrésistible. A un autre, la variété des objets en terre cuite m'a fasciné, tout comme les fragments de poterie de formes diverses, et j'ai trouvé difficile de faire un choix.

Le temps est vite passé en échangeant des souvenirs d'école. Ah! le babillage enchanteur d'Arul... les espoirs fous que nous chérissions m'ont emmenée dans un nouveau monde que je ne voulais pas abandonner. C'était Arul qui m'a rappelé qu'il fallait trouver Sanjiva. Mais nous avons vite abandonné la quête car nous étions en humeur d'imprudence et impatients de



"Excusez-moi, Monsieur, dit un élève timide: je n'ai pas réussi à lire ce que vous avez noté dans la marge de mon dernier travail."

- Je vous ai demandé d'écrire plus lisiblement, dit le professeur...

concevoir d'une autre équipée. "Ce serait une équipée bien plus passionnante et mémorable et nous ne serons peut-être pas aussi gais et innocents que nous le sommes aujourd'hui", a dit Arul. Je m'émerveillais de son optimisme exubérant. Je savais bien qu'une telle équipée ne se réaliserait jamais, mais j'étais remplie de joie à imaginer sa possibilité même.

A quatre heures j'ai dit au revoir à Arul, me rendant tristement compte du fait que notre rendezvous imprévu appartenait déjà au passé, au monde des souvenirs.

De retour à ma chambre, je voulais tout simplement rester près de la fenêtre pour revivre, comme dans un rêve, chaque moment que j'avais passé avec Arul à la foire... Puis, j'ai vu une note sur mon bureau. Et dans la note :

Chère Anu,

J'ai essayé de te parler à environ dix heures, mais personne n'a répondu à mon appel. Je suis obligé de partir tout de suite pour négocier un contrat important. Courage! Je te verrai demain soir.

Amitiés,

Sanjiva

L'auteur est un critique et écrivain de nouvelles.

C'est à l'endroit où l'eau est la plus profonde qu'elle est la plus calme.

W. Shakespeare



NOUVEAU UN AN DE CHEMINEMENT POUR S'ANCER DANS L'EVANGILE

Devant le déficit de la compréhension de la foi et du lien au Peuple de Dieu constaté chez beaucoup de nos contemporains, quelques communautés d'un genre nouveau voient le jour.

Les jeunes qui souhaitent baser solidement leur vie future sur l'Évangile pourront bientôt consacrer une année à construire "l'homme intérieur" grâce à un cheminement communautaire résidentiel à St-Roch-Ferrières. Il combinera une réelle formation de la foi, une vie de prière développée, et l'engagement dans quelques tâches d'animateur ecclésiale ou sociale.

L'expérience démarrera le 16 août 1995 sous la direction humaine et spirituelle de Jean-Pierre Pire et Francis Tribolet, prêtres du diocèse de Liège.

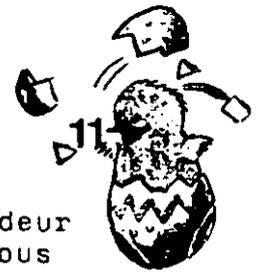
L'initiative mérite toute l'attention de ceux qui considèrent la foi chrétienne comme une chance de croissance spirituelle fondamentale pour les jeunes: en quête de sens. N'est-il pas temps de proposer une réponse consistante aux avances de tant de sectes et courants soi-disant philosophiques très actifs aujourd'hui ?...

A faire connaître d'urgence !...

Renseignements :

- Abbé Jean-Pierre PIRE - 7, allée de Bernardsfagne - 4190 Ferrières - 086/40.00.06- fax : 041/84.83.16.
- Abbé Francis TRIBOLET - 13, Au Clocher - 4190 Ferrières - 086/40.00.40.

MEDITATION AUTOUR DE L'ARBRE



A l'heure où la nature nous donne de redécouvrir la splendeur d'un arbre qui s'habille de vie nouvelle, je me plais à vous offrir cette méditation...

Ne serions-nous pas invités à ressembler un peu à cet arbre au cœur de notre monde ?

Tout grand arbre chargé d'années mériterait le nom d'ARBRE DE VIE. Sa présence est salubre, elle apaise un peu l'âme. Son haleine rafraîchit et renouvelle l'air. Il grandit, grandit jusqu'à la mort et il devient comme une montagne toute chargée d'oiseaux.

L'arbre est comme l'homme: un vivant vertical. Comme lui, c'est un joint de terre à ciel. C'est une aspiration constante à la hauteur, une soif insatiable de lumière?

L'homme, en le regardant, se rappelle son destin... Il respire, espère et commence à prier.

Les blessures mêmes de l'arbre, ses gerçures, ses crevassés, ses noeuds, son branchage tordu, sa fourche cassée, sont des batailles de géant surmontées, des tumultes transmués en musique profonde.

La touffe qu'offre le vieux chêne est à chaque printemps plus tardive et plus tendre.

Ce qu'il n'a pas, l'arbre s'en passe.

Il jouit constamment de ce qu'il possède: un peu de terre, un peu d'eau: trésor commun de tous.

Il ne travaille ni ne lutte.

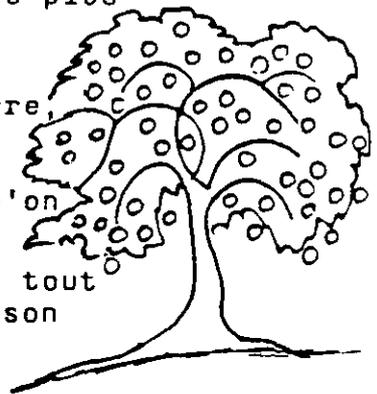
Il ne court pas derrière une proie. Il ne craint pas qu'on le poursuive

Il ne cherche noise à personne. Il présente son fruit à tout venant, sa branche à l'oiseau, son écorce à l'insecte, son ombrage à l'ennemi.

Il ne s'agite pas, il ne fait pas: IL EST.

Il se fait lui-même, il est lui-même.

Il est tout entier un bien, une beauté, une pensée, un verbe, une couronne de paix.



Auteur inconnu



AVEC LE SOURIRE

Une journaliste américaine faisait un reportage sur les bords du Gange. Elle avisa un indigène qui portait un curieux collier. Interrogé, le type répondit : ce sont des dents de tigre.

Tiens ! sourit la dame, je suppose que cela représente pour moi un collier de perles ?

Oh, non ! Tout le monde est capable d'ouvrir une huitre.

Un pianiste amateur est en train de cogner avec entrain sur son instrument, à une heure tardive, lorsqu'on sonne à sa porte. Ce sont deux agents de police-secours. Où sont-ils ? lui demande l'un d'eux. Qui donc ? répond-il, étonné.

Deux gars nommés Chopin et Debussy. Des voisins nous ont téléphoné que vous étiez en train de les assassiner.



VISITE DE SOEUR PUSHPA

Soeur PUSHPA viendra en Belgique pour participer aux réunions des Soeurs responsables des différentes provinces de notre Congrégation.

Le 23 avril, à 15 h.30 aura lieu l'ouverture de ces réunions par une Eucharistie solennelle célébrant l'anniversaire de la béatification de Mère Marie-Thérèse.

Si l'une ou l'autre famille désire participer à cette Célébration, elle est WELCOME !

Deux autres possibilités de rencontres sont prévues:

- * Le lundi 1er mai, "Aide à l'Enfance de l'Inde" organisera, au Grand Duché de Luxembourg, une rencontre avec Soeur Pushpa qui a travaillé de nombreuses années à St. Catherine's Home, et qui en a eu la responsabilité de 1988 à 1994.

Sont bienvenues toutes les familles qui désirent (re)nouer contact avec elle.

Pour connaître les détails de cette journée (adresse, horaire...), vous pouvez contacter les familles:

- BRAUN Berthy et Gusty: tel.: (00352)433664
- GRAF Christiane et Maurice: tel.: (00352)496389.

- * Le samedi 6 mai, "Famille sans Frontières" organisera une rencontre avec Soeur Pushpa, à la Maison-Mère des Filles de la Croix, rue Hors-Château, 49, à 4000 LIEGE, entre 14 et 18 heures.

Les familles qui souhaitent répondre à cette invitation sont priées d'en informer Soeur Rekha, en envoyant le talon ci-dessous à l'adresse mentionnée.

N.B.: Merci d'en faire autant pour aider l'équipe d'accueil du 23 avril !

Participera à l'Eucharistie et à la rencontre du 23 avril:

Nom: Nombre d'adultes:
adresse: Nombre d'enfants:

Participera à la rencontre du 6 mai:

Nom: Nombre d'adultes:
adresse: Nombre d'enfants:



L'ESPERANCE DE GITANJALI

Samuel Rayan



En cette fête de Pâques, nous sommes invités à devenir porteurs d'ESPERANCE pour toutes les personnes poussées dans l'ombre de la mort et enterrées dans les tombes sociales, qui les empêchent de vivre leur dignité humaine...mais la nuit porte dans son coeur une prière pour l'aurore.

Avez-vous lu le livre "THE POEMS OF GITANJALI" ? GITANJALI, une jeune fille indienne, née à Meerut (Inde), dans une famille Sikh, mais vivant à Bombay où elle est décédée le 11 août 1977, des suites du cancer, peu avant son 16ème anniversaire. Gitanjali avait compris et vivait du mystère pascal, de cette signification du Carême s'écoulant dans la Pâque. Elle savait que Dieu était avec elle, que l'Esprit de Dieu était dans sa souffrance, dans sa foi et dans son approche de la mort. Elle n'avait plus que quelques semaines à vivre quand elle écrit :

"Et quand je pense à sa bonté pour moi,
au cours des années écoulées,
ma tête se penche, en fait, quand je lui demande :
Pourquoi ? Dieu, pourquoi ?
A la fin, j'ai accepté sa volonté
et je me suis résignée à mon destin.
Je lui ai donné ma confiance et ma foi."

Comme Jésus, Gitanjali pensait toujours aux autres. Elle écrivait ses poèmes sur des bouts de papier qu'elle cachait en dessous de son matelas pour ne pas qu'ils soient trouvés par sa mère ou sa famille, afin qu'ils ne sachent pas qu'elle savait...qu'ils ne devinent pas le poids de sa peine et de sa douleur.

"Deux petites larmes
pesant très lourd
dans mes yeux,
apeurées de répandre leur poids...
Car qui sait ? Elles pourraient
transpercer les coeurs de ceux
qui me soignent et les alourdir
encore..."

Quand Pritish Nandy a publié une sélection des poèmes de Gitanjali dans le "Illustrated Weekly", elle a reçu des milliers de lettres d'histoires chaleureuses de foi, d'amour, de clarté, de courage et de perception du mystère de la souffrance et de la mort de milliers de jeunes gens et jeunes filles, et d'enfants. Pritish Nandy introduit les poèmes de Gitanjali comme suit :

"Est-ce que la souffrance est notre destinée ultime dans ce monde imparfait ? Je ne sais ! Tout ce que je sais est ceci : ces poèmes m'ont touché par leur profondeur et je voudrais les partager avec d'autres.

LE MIRACLE DE LA DOULEUR QUI OUVRE DES MONDES DONT NOUS IGNORIONS L'EXISTENCE..." Mè le livre est un miracle.

Il y a un monde caché à découvrir : parmi les enfants, parmi les pauvres, parmi les crucifiés de la société : un mystère de mort et d'espérance, un mystère de la lutte et de l'agonie de l'être humain contre l'oppression, le combat pour la vie et la dignité, et la résurrection qui grandit au sein de la Croix.

(The Gitanjali Album - A teenagers Testament -
Gujerat Sahitya Prakash - Anand - 388 001. India)





FRERE JARDINIER...

... a reçu en gérance pour la faire fleurir
une parcelle de l'unique jardin de Dieu,
une terre grande... comme le cœur d'un jardinier.

Avec ses mains de tendresse, il a labouré la terre,
il l'a ratissée, nourrie, arrosée, il l'a regardée
comme on regarde un trésor et qu'on s'émerveille.
Elle était belle la terre, et toute offerte,
et impatiente comme le cœur d'une enfant !



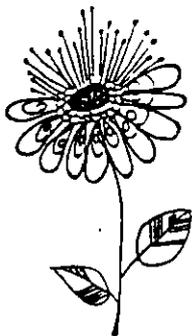
Il se disait qu'elle était sienne, cette parcelle du grand Jardin,
il la désirait généreuse et riche des promesses du printemps,
et il choisit, avec un soin jaloux — comme seuls des jardiniers peuvent faire —
la semence qui donnerait la fleur à la bonne saison de la vie.

En secret, il fit aussi le plan d'une clôture pour l'entourer
et dessina une toiture pour la protéger,
afin que rien, ni le vent, ni la pluie,
ni le soleil, ni la tempête, ni la neige, ni le dégel,
ne vienne trop près d'elle, ne la froisse et ne la gêne,
aux jours plus exigeants de la croissance,
quand s'ouvre la semence et que la fleur se fait en silence.

Le temps passait... Frère jardinier veillait !
Chaque jour il prenait du temps pour sa terre.
Ses grandes mains, malhabiles quelquefois, s'habillaient de douceur,
pour se faire pardonner les blessures que font les outils du jardinier
quand il fait bien son métier.
Pour ces rencontres quotidiennes son cœur mettait ses habits de fête...
et de patience aussi, car il sait bien lui, le jardinier,
qu'il faut du temps, beaucoup de temps pour ces choses-là.



Un jour, pas comme les autres,
à l'heure de la paix du soir, quand les oiseaux et les enfants font leur prière,
il vint s'asseoir, à califourchon sur sa vieille chaise,
pour mieux écouter et regarder sa terre !
C'est alors — ô surprise — qu'il vit apparaître menue et toute fragile encore,
une fleur qu'il ne connaissait pas
et comme il n'en avait jamais vue dans le jardin de son père,
ni de son grand-père...
Stupéfait, déçu un peu..., imité même, — enfin ce n'est pas celle qu'il avait plantée,
il se penche pour l'arracher...
mais déjà les racines sont profondes,
car voyez-vous, ce qui se passe au creux de la terre est un mystère,
que même les jardiniers, ne comprennent pas !



Bientôt pourtant, son amour de jardinier est le plus fort
et déjà il pressent, ce qu'il ne comprend pas encore:
que toute terre — comme le cœur d'un enfant — porte en elle sa semence...

Et cette fleur qu'il voit si menue encore
et discrète comme une confidence,
il se met à l'aimer, il va la laisser devenir,
il va l'aider à faire son parfum, sa corolle...

et... du même coup il se rappelle: cette terre n'est pas la sienne,
elle est une parcelle du grand jardin de Dieu
et, avant lui, le Semeur s'est levé et a jeté la semence !

Alors, doucement il enlève la clôture,
 et glisse dans sa poche le toit qu'il avait dessiné...
 Pour devenir ce qu'elle est,
 la fleur a besoin de la caresse du vent, des secousses de la tempête,
 de la saveur de la pluie fine et de la violence de l'averse,
 de la lumière douce des matins et de la brûlure du soleil de plein midi,
 des murmures de la brise et du fracas du tonnerre.
 Elle a besoin des ruisseaux, des oiseaux et des herbes folles...



MAIS ALORS, A QUOI SERVENT LES JARDINIERS ?



... — A l'essentiel !
 Car toute fleur, pour se faire belle
 a besoin qu'on la regarde, qu'on l'écoute, qu'on l'arrose,
 qu'on l'aime !
 Toute fleur a besoin de son jardinier
 pour vivre une bienheureuse complicité !

Chanthéry

LA FORET PERDUE DES NILGIRI

L'Inde compte quelques magnifiques réserves naturelles où vivent des tigres, des éléphants, des crocodiles. Mais certaines zones sont menacées, comme celle des monts Nilgiri.

Les monts Nilgiri, ou "montagnes bleues", dans l'Etat du Tamil Nadu, ont été pratiquement inexplorées jusqu'au dix-neuvième siècle. Elles constituent maintenant l'un des grands centres touristiques de cette région.

C'est ici, sur les hauteurs du jardin botanique d'Ootacamundalam, que vivent les Todas. Ils dominent un paysage d'arbres étiquetés et de pelouses aussi nettes que celles d'un château écossais ! Les Todas sont les derniers représentants de l'une des tribus les plus anciennes de l'Inde. Aujourd'hui, ils ne sont guère plus de mille. Aussi, quelques familles ont été installées là... un peu comme des espèces végétales en danger ! Pour dix roupies - un peu moins de trois francs - les visiteurs peuvent les prendre en photo. Avant de regagner prestement les salons occidentaux des grands hôtels de la ville...

Ici, à deux mille mètres d'altitude, les chaleurs tropicales deviennent beaucoup plus supportables. La

nature offre ses verts les plus accueillants, en net contraste avec la végétation aride de la plaine. Autrefois, ce climat et cette richesse ont incité les occupants anglais à exploiter les monts Nilgiri.

Ils ont couvert les pentes des collines de plantations de thé, de café et d'eucalyptus ; construit des barrages pour dompter les rivières. Des vaches importées d'Europe paissent comme sur des alpages suisses... Mais, beaucoup de forêts ont ainsi été détruites. Et, les tribus qui occupaient ces montagnes, jadis sauvages, n'ont pu s'adapter au changement. Maintenant, ce sont surtout des touristes en mal de vie sauvage qui arpentent les derniers chemins non goudronnés des monts Nilgiri. Un petit train à vapeur bleu et jaune, et des convois de bus poussifs larguent chaque jour leurs cargaisons de visiteurs.

Sauver les "montagnes bleues"

Tout ce trafic dégage une fumée telle que les murs blancs des villages prennent une triste couleur grise. De plus, des études montrent

que la déforestation a provoqué une diminution des pluies : les plantations modernes ne permettent pas la formation d'un sol fertile et les arbres ne sont plus là pour retenir l'eau. Les scientifiques indiens prennent peur pour l'avenir des Nilgiri. Et les habitants commencent eux aussi à réagir. "C'est vrai que tout se salit ici", regrette Andrew, 17 ans, qui répare des postes de radio dans le petit village d'Emerald, blotti dans une vallée encore relativement épargnée par les routes.

"Lorsque j'étais petit, se souvient-il, ce n'était pas la même chose. Mais je préfère encore vivre ici qu'à Madras." Avec cinq millions d'habitants, c'est la plus grande ville du Tamil Nadu. "En tout cas, poursuit Andrew, il n'est pas trop tard pour essayer de protéger la montagne contre la pollution."

Partout en Inde, des groupes écologistes se multiplient, dans les zones menacées du Sud comme dans l'Himalaya. Certaines tribus des Nilgiri commencent même à s'organiser pour défendre leur droit à la vie. ■

J.P.



PEUX-TU SIMPLEMENT ECOUTER?

Quand je te demande de m'écouter et que tu commences à me donner des conseils, tu n'as pas fait ce que je te demandais.

Quand je te demande de m'écouter et que tu commences à me dire pourquoi je ne devais pas ressentir cela, tu bafoues mes sentiments.

Quand je te demande de m'écouter et que tu sens que tu dois faire quelque chose pour résoudre mon problème, tu m'as fait défaut, aussi étrange que cela puisse paraître.

Ecoute, tout ce que je te demande, c'est que tu m'écoutes. Non que tu parles ou que tu fasses quelque chose; je te demande uniquement de m'écouter.

Les conseils sont bon marché, pour quelques francs, j'aurai dans le même journal le courrier du cœur et l'horoscope.

Je peux agir par moi-même, je ne suis pas impuissant, mais peut-être un peu découragé ou hésitant, mais non impotent.

Quand tu fais quelque chose pour moi, que je peux et ai besoin de faire moi-même, tu contribues à ma peur, tu accentues mon inadéquation.

Mais quand tu acceptes comme un simple fait que je ressens ce que je ressens (peu importe la rationalité), je peux arrêter de te convaincre et je peux essayer de commencer à comprendre ce qu'il y a derrière ces sentiments irrationnels. Lorsque c'est clair, les réponses deviennent évidentes et je n'ai pas besoin de conseils.

Les sentiments irrationnels deviennent intelligibles quand nous comprenons ce qu'il y a derrière.

Peut-être est-ce pour cela que la prière marche, parfois, pour quelques personnes car Dieu est muet. Il ou elle ne donne pas de conseils. Il ou elle n'essaie pas d'arranger les choses. Ils écoutent simplement et te laissent résoudre le problème toi-même.

Alors, s'il te plaît, écoute et entends-moi.

Et si tu veux parler, attends juste un instant et je t'écouterai.



Auteur anonyme indien

(extr. de «En plein soleil, octobre 92»)



AGHA
AGRA
ARYA
ASVIN
BANIAN
BAYADERE
BETEL
BHADRAVATI
BHAJA
BHARTRIHARI
BHUBANESWAR
BIDPAY
BOMBAY
BRAHMA
CANARA

CASTE
CHINE
CORNAC
DAMODAR
DECCAN
DELHI
DHULIA
GANESA
HALIFAX
HIMALAYA
HINDOU
HOWRAH
JAMSHEDPUR
JHELAM
KANCHIPURAM

KATHIAWAR
KAVERI
KHARAGPUR
KISTNA
KSHATRIYA
LAKSHA DVIPA
LUDHIANA
MADRAS
MAHE
MAHMUD
MALEGAON
MOLURE
NABAB
NEHRU
NICOBAR

PAGODE
PANINI
ROUPIE
SAKYAMUNI
SANTAL
SANSKRIT
SATLEJ
SATPURA
SHOLAPUR
SITAR
STUPA
TABLA
TAGORE
TAMIL
TANTRISME

THAR
THUG
UDAIPUR
VACHE
VAISYA
VELLUR
VIMANA
VINA
VINDHYA
VISNU
WAVELL
ZENANA

L'INDE : MOTS CACHES

L'énigme ? Une grande ville d'Inde (9 lettres).

